

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 60-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

Dépêchons-nous de dire adieu à ce long hiver et saluons d'avance le printemps qui commence à nous sourire dans les rayons plus chauds du soleil et que les premiers gazouillements des musiciens de l'air semblent nous annoncer.

Quant à faire risette à ces messieurs de la politique française, nenni ! Ils ne le méritent pas plus aujourd'hui qu'hier et bien qu'aux environs du Carnaval ils aient paru céder aux inspirations de la raison, ils se sont hâtés, Briand et Clemenceau, de se courber devant leurs adorateurs et de faire tomber nos dernières illusions. Les évêques leur avaient pourtant cordialement tendu la main : ils avaient, avec le consentement du pape, trouvé une formule de contrat de location des églises qui sauvegardait les droits de l'Eglise sans humilier le pouvoir civil. Briand avait reconnu leur bonne volonté, il était même allé si loin dans ses concessions !! le pauvre !!! que le président du Conseil a cru devoir lui faire la leçon. M. Clemenceau ne voulait pas « marcher » et Briand a reculé. C'est touchant, comme solidarité, piteux comme aplatissement, et pour que la meute n'y vît que du feu, l'auteur de la Loi de séparation fit passer dans

un nouveau projet de circulaire, des mesures, des conditions si intolérables pour l'épiscopat que les bonnes intentions tombèrent à l'eau et que toutes les négociations entre le cardinal Richard et le préfet de la Seine, mandataire du gouvernement, furent rompues. Les églises restent ouvertes... même au schismatique Villatte... les maires de France sont pour la conciliation, mais le gouvernement tient bon : il tourne le dos à Canossa.

Pendant ce temps les catholiques français continuent à se rapprocher de leurs évêques, à défendre leurs droits et commencent à comprendre le besoin de s'organiser. Il n'est donc pas trop tard pour bien faire ; et il n'est permis à personne de se décourager ou de désespérer.

Du côté de Berlin, il y a du changement ; comme nous le disions dans notre dernière revue, le Centre tient le record des dernières élections : il est revenu au Reichstag aussi compact qu'autrefois, et bien qu'on vienne — contrairement aux traditions du parlement allemand — de lui refuser la présidence de la Chambre, il reste sur ses positions. Mais le parti gouvernemental — et c'est là un changement — a fait quelques progrès : ce fut pour le prince Bülow un triomphe très sensible et il y est allé de son discours, et l'empereur jubilait. L'échec incontestable des socialistes leur est particulièrement agréable. On a bien fait remarquer que les voix socialistes avaient encore augmenté, mais comme la Constitution ne leur accorde pas un nombre proportionnel de sièges et que dans beaucoup de circonscriptions ils ont été battus, leur parti sort diminué de la lutte. Est-ce un mal ? Est-ce un bien ? L'empereur croit que c'est un bien, après lui, personne n'a plus le droit de le nier. Mais, dans le peuple allemand, on n'est peut-être pas tout à fait de l'avis du souverain, et la politique a de tels retours qu'un jour ou l'autre — nous ne croyons même pas que cela puisse trop tarder — le « Sozial-Demokrat » prendra sa revanche ; et sa revanche sera d'autant plus éclatante qu'on aura mis plus de violence à la retarder.

L'Italie pleure Carducci, Josué Carducci, son poète national. Comme Victor Hugo, il a eu des funérailles grandioses aux frais de l'Etat ; et comme lui il est mort avant d'avoir eu le temps de regretter les sons antichrétiens qu'il avait fait rendre à sa lyre. Ces deux hommes incarnent bien, sinon l'esprit de notre époque, du moins les aspirations qui s'agitent dans son sein et qui proclament les droits de Satan, ou supérieurs ou égaux à ceux de Dieu. Nous voulons bien croire que Josué Carducci a su garder une certaine dignité ; nous admettons sans peine qu'on se trompe en le faisant, malgré lui, l'apôtre de l'anticléricalisme italien, tel, du moins, qu'il s'est manifesté récemment en l'honneur du détroqué Giordano Bruno, mais sa lyre n'en manque pas moins de la corde qui a fait la gloire du Dante et qui chante encore, après des

siècles, une hymne de foi à Jésus-Christ, roi des mondes, régénérateur de la société. Il est toujours humain de s'associer au deuil de pays qui pleurent la perte de leurs grands hommes ; mais quand sur des tombes aussi glorieuses on ne peut ériger le signe de la Rédemption, on ne peut s'empêcher de regretter cette absence et on souhaite à l'avenir de trouver, sur sa route, des voix d'artistes, d'orateurs ou de poètes, qui ne séparent plus de leur idéal les Progrès du temps présent et les fortes et pieuses traditions du Passé.

En Russie, on se trouve toujours à la veille ou au lendemain de quelque crime politique. L'anarchie ne chôme pas plus dans ce pays que la Libre Pensée dans le nôtre : elles sont sœurs du reste et savent se tenir par la main.

De graves catastrophes maritimes et « ferrugineuses » (comme on dit dans notre pays) ont défrayé, ces derniers temps, la presse des deux mondes. L'épouvantable sinistre du « Berlin » qui a coûté cent vingt victimes a eu pour théâtre les côtes de la Hollande et par un temps affreux. Malgré les efforts qui ont été tentés pour disputer à la mer les hommes et les femmes qui avaient pu se cramponner aux épaves du bateau, on n'a pu en sauver qu'une douzaine.

Chez nous, du côté de Pontarlier, la neige est montée à des hauteurs extraordinaires ; il en fut de même à la Chaux-de-Fonds et dans d'autres parties du pays. Depuis longtemps on n'en avait plus vu de telles quantités. Il en résulte des perturbations assez considérables dans les services de chemins de fer : une fois même tout un train est resté en panne entre Pontarlier et Morteau pendant toute une journée et avait mis quelque chose comme trente deux heures pour franchir la distance de Paris à Lausanne. Comme record, ce n'est pas mal, et pourtant cela n'a pas fait faire un pas à la question du Mont d'Or qui préoccupait les Vaudois, ou à la question de la Faucille qui mettait les Genevois sans dessus dessous... il y a quelques mois à peine. On parle maintenant de percer le Mont Blanc... Où donc s'arrêteront-ils nos ingénieurs ! Vraiment ils ne doutent de rien et, pour peu qu'ils continuent de la sorte, ils nous serviront quelque jour une nouvelle édition de la tour de Babel. Et puis alors ?... Pourvu qu'ils n'aillent pas décrocher la lune!

L. W.